

# L'échec de L'IMPUISSANCE des JUIFS

**Edward Alexander**

Le dernier ouvrage d'Edward

Alexander (écrit avec Paul Bogda-

nor) est *La division des Juifs sur*

*Israël : procureurs et défenseurs*

(Transaction Publishers).

Ruth R. Wisse, *Les Juifs et le pouvoir*. New York : Nextbook-Schocken, 2007, xv, 231 pp.

« P

urgez votre esprit de tous les clichés. » Qui, autant que Ruth Wisse,

a écrit sur la dimension politique de l'expérience juive en se pénétrant de cette maxime de Samuel Johnson ? Une voix juive a-t-elle jamais entamé le siège avec autant d'efficacité des murailles de la pensée imbécile, des clichés éventés, du battage publicitaire, des métaphores sans vie, et de la logique exécrationnelle qui rendent la vérité inintelligible quand on traite du « problème juif » ? Avez-vous entendu dire que les Juifs sont une minorité intransigeante, coupable du communisme dans les pays capitalistes, du capitalisme dans les pays communistes, du cosmopolitisme dans les pays nationalistes, et, selon les vues des actuelles écoles « réalistes » qui regroupent les experts de la politique étrangère, de tout ce qui va mal sur le globe à l'exception (éventuellement) du réchauffement climatique ? Ruth Wisse montre que « le problème juif » est en réalité le problème des nations qui accusent les Juifs de leurs difficultés et qui ne peuvent pas se passer des Juifs comme cibles politiques. Ne vous a-t-on pas dit (par exemple, par le truchement de Walt-Mearsheimer ou de Jimmy Carter) que les Juifs sont trop puissants (« ils contrôlent tout à 98 % » selon Noam Chom-

sky) ? En fait, ces procureurs sont aux antipodes de la réalité. « Dans le monde réel, les Juifs manquent de pouvoir et d'influence [et] ils manquent aussi de confiance en eux quand il s'agit de se défendre. »

Croyez-vous, comme les isolationnistes qui étaient opposés à l'entrée de l'Amérique dans la deuxième guerre mondiale ou à sa participation à la guerre actuelle contre le terrorisme, que Franklin D. Roosevelt et George W. Bush ont cédé aux exigences des Juifs, sacrifiant les véritables intérêts américains ? Au contraire, ces chefs ont fait la guerre, non pas pour sauver les Juifs, mais pour défaire le nazisme et le fascisme islamique, qui est également anti-Juif et ce n'est pas par hasard.

Croyez-vous que la création d'Israël a résolu le problème des rapports entre les Juifs et le pouvoir politique ? Vous faites erreur : l'état de siège permanent auquel est soumis l'État juif reproduit la charge constante de périls et d'asymétries politiques que les Juifs connaissaient en Diaspora. Pensez-vous que la création d'Israël ait « normalisé » la situation du « peuple auquel on a attaché le plus de mythes dans l'histoire humaine » ? Hélas non, le peuple auquel on a attaché le plus de mythes dans le monde est maintenant affublé « d'une réputation internationale encore plus grande que celle de Jéhovah. » La plus grande de toutes. Pensez-vous que la supériorité morale sur ses ennemis est le principal souhait du peuple juif, dans la lignée de Golda Meir qui disait à Sadate qu'elle pouvait lui pardonner pour le massacre de « nos fils » mais pas « de nous contraindre à tuer les vôtres » ? Réfléchissez-y à nouveau, recommande Ruth Wisse, rappelez-vous que la survie précède la définition morale, et que les conceptions que vos ennemis entretiennent à votre sujet sont un sujet de préoccupation plus contraignant que la bienséance de vos enfants. Pour être moralement irréprochable, il faut être vivant.

Bien que Ruth Wisse ait passé la majeure partie de sa vie professionnelle comme professeur et chercheur en langue et en littérature Yiddish, elle aborde ces questions indépendamment des préjugés qui sont courants parmi ses collègues. Dans son introduction magistrale à *Un trésor d'histoires Yiddish* (1954), le défunt Irving Howe louait la littérature et la culture Yiddish (principalement profane) parce qu'elles reflétaient les principaux aspects qui conduisaient le camp opposé des juifs laïcs, celui des sionistes, à les rejeter : « La vertu de l'impuissance, la force de l'abandon et de la solitude, la fréquentation du dépossédé, la sainteté de celui qui est offensé ou blessé, ce sont là en définitive les grands thèmes de la littérature Yiddish. » Irving Howe était tellement désireux d'encourager cette approche qu'il a ignoré l'attitude inverse qui existait aussi dans la littérature. Par exemple la satire de I. L. Peretz de ce qu'il y a de grotesque à cultiver la passivité et la souffrance silencieuse, dans « *Bontsha tais-toi* », et de la tendance juive à entretenir des fantasmes sur la modération d'un ennemi meurtrier dans « *Le Goy du Shabbat* », pour ne dire rien de la bêtise inson-

dable des « grosses têtes » de Chelm. Dans les années qui suivirent, Irving Howe et Ruth Wisse devinrent amis et collaborèrent à des traductions de la littérature Yiddish en anglais, dont la plus significative fut le *Penguin Book de poésie Yiddish moderne*. Mais Irving Howe se souvint qu'il « n'était pas de ceux qui dansèrent dans les rues quand Ben-Gourion prononça sa déclaration célèbre annonçant que les Juifs ont désormais un État à eux, comme les autres peuples », et il désapprouva fortement les incursions de sa jeune collègue canadienne dans l'écriture politique, lui disant qu'elle ne s'y prenait pas bien et qu'il fallait qu'elle y renonce. Bien qu'il fût loin de faire partie de ces adeptes du Yiddish qui croyaient que l'amour du Yiddish signifiait la détestation d'Israël, il fut convaincu que la vision de Ruth Wisse de l'histoire et des affaires politiques juives, plus particulièrement son scepticisme sur « la vertu de l'impuissance », étaient incompatibles avec la tradition Yiddish.

Naturellement, Ruth Wisse avait toujours tenu une position très différente sur cette question. Dans *Les Juifs et le pouvoir*, elle défend l'idée que lorsque les Juifs furent vaincus et connurent l'exil loin de leur patrie, ils décidèrent (à la différence d'autres peuples de l'antiquité proche-orientale qui avait subi un destin comparable, les Hébreux, les Hittites, les Gergashites) de rester fidèles à leur Dieu et à leur alliance avec Lui. Ils étaient convaincus qu'ils avaient été exilés (comme le grand livre de prières pour les fêtes nous le rappelle) en raison de leurs péchés, et pas parce que leur Dieu s'était avéré impuissant à les protéger contre leurs ennemis. Les Juifs ont été conscients que le prix d'une telle fidélité pouvait être la pauvreté et la privation de pouvoir, pourtant c'était un prix qu'ils étaient disposés à payer. « Mais », insiste Ruth Wisse, « quand les Juifs font un pas de plus et disent qu'être Juif c'est être faible et impuissant, ils énoncent des balivernes parce que les Juifs n'ont jamais voulu être ni faibles ni pauvres. Et il est sûr que jusque récemment, ils n'en n'avaient jamais fait une vertu. » En fait, elle affirme que cette glorification de l'impuissance (une production de Berkeley, l'école des « poules mouillées » de la pensée juive et antisioniste contemporaine) est aussi contraire au judaïsme que la croyance en la divinité de Jésus.

Considérant que Irving Howe défigurait les auteurs Yiddish avec son éloge des vertus de l'impuissance, Ruth Wisse a cherché dans Peretz et Sholom Aleïchem la vertu et même l'héroïsme, leur description d'un peuple capable de surmonter les effets corrupteurs de l'impuissance, un danger au moins aussi redoutable que l'effet corrupteur du pouvoir. Si une formule de Lord Acton affirme que « le pouvoir tend à corrompre », des événements historiques comme la transformation par Constantin du christianisme en religion d'État de Rome doit, avec le temps, avoir suggéré à beaucoup de Juifs que l'impuissance fait encore pire que

corrompre, elle élimine : avant cet événement le christianisme et le judaïsme représentaient un effectif presque égal en Europe. La tendance à faire l'éloge de l'impuissance et d'un statut politique particulier aurait dû prendre fin pendant la Première Guerre Mondiale selon Ruth Wisse, quand « des Juifs estimés à un demi million ont combattu sous les uniformes d'armées européennes rivales, sans qu'il y ait moyen de prévenir la violence dirigée contre eux. »

Ruth Wisse n'a pas été tentée non plus par la théorie de tel ou tel spécialiste du Yiddish, comme le critique B. Rivkin, selon lequel la littérature Yiddish elle-même pouvait devenir le substitut d'un « territoire potentiel », assurant les fonctions d'une nation qui n'existait pas encore.

Pour Ruth Wisse, le lien crucial entre l'étude de la littérature Yiddish et l'étude de la question politique juive est que « la langue Yiddish, développée par les Juifs européens depuis presque mille ans, a été pratiquement effacée en même temps que ces derniers en six ans seulement, de 1939 à 1945. C'est ainsi que l'étude de la littérature Yiddish... oriente la pensée sur l'incapacité politique des Juifs. »

*Les Juifs et le pouvoir* est un livre court mais ambitieux. Il présente une histoire critique de la relation problématique des Juifs avec le pouvoir de 70 après Jésus Christ aux accords d'Oslo dont les conséquences furent catastrophiques. L'introduction appelle toute notre attention sur ce que l'on peut désigner comme l'anecdote fondamentale de l'ouvrage, un incident qui a eu lieu à Varsovie à l'automne 1939, après la prise de la ville par les Allemands, alors que les Juifs n'étaient pas encore confinés dans un ghetto. Des soldats nazis tourmentaient un enfant juif dans la rue. La mère de l'enfant ramassa son petit garçon couvert d'ecchymoses, remit son chapeau sur sa tête, et dit : « Rentre dans la cour et *za a mentsh*. » [sois un homme] Utilisant une expression courante en Yiddish, la mère disait à son fils, de se comporter comme un être plein de qualités humaines. Bien que cette expression ait été transmise à de nombreux juifs parlant le Yiddish, laïcs aussi bien que religieux, comme exprimant l'essence du « judaïsme », et que Ruth Wisse elle-même ait appris à la révéler dans son école juive de Montréal, elle commence son livre par sa remise en question. C'est qu'elle avait également appris du directeur de son école ce qui était arrivé aux enfants juifs en Europe. « Si chacun de vous », disait-il à la petite Ruth Roskies et à ses camarades de classe, « prenait un cahier et y écrivait sur chaque ligne de chaque page le nom d'un enfant différent, et si nous rassemblions tous vos cahiers, cela ne ferait toujours pas le nombre de garçons et de filles juifs qui ont été assassinés par les Allemands. »

En d'autres termes, le petit garçon de Varsovie ne pouvait pas faire ce que sa mère lui recommandait, *za a mentsh*, « parce que pour devenir pleinement humain il faut d'abord être en vie. » Une injonction de se comporter avec une grande

humanité qui néglige de prendre en compte l'intention de votre ennemi de vous éliminer de la surface de la terre est un « solipsisme moral », une affection particulière aux Juifs que Ruth Wisse définissait dans un livre précédent (*Si je ne suis pas pour moi... La trahison des Juifs par les libéraux*) comme « la pierre angulaire de la morale juive. » Négliger les conséquences d'une telle attitude c'est faire preuve d'une « imbécilité morale qui confine à la cruauté. »

La « Première partie : la grande expérience » étudie l'idée banale qui veut que l'expression politique des Juifs se soit éteinte à partir du moment où ils ont quitté leur antique patrie. En fait, Ruth Wisse l'analyse longuement, les Juifs étaient politiquement aussi actifs à l'extérieur d'Eretz Israël qu'avant l'exil, bien qu'en Diaspora ils constituaient une nation dépourvue du statut de nation, dépourvue de territoire, dépourvue de gouvernement unifié et de moyens d'autodéfense ; c'était un peuple à qui l'on refusait la dignité de peuple. Mais, comme Emil Fackenheim aimait à le dire, la centralité continue de Jérusalem et de l'Hébreu dans le culte juif a fait d'eux un peuple dispersé plus qu'un peuple démembré.

Ruth Wisse raconte comment les Juifs de la Diaspora ont essayé de conserver une sorte de contrôle sur leur destin national en intégrant la responsabilité de leur échec politique. Ils ont conçu une stratégie unique consistant à composer avec la défaite et à dépendre des autorités locales pour leur protection. La vie juive en dehors de la patrie antique allait être déterminée par le meilleur compromis que les Juifs pourraient passer avec les gouvernants non juifs. L'égalité étant hors de portée et non recevable pour un peuple privé de souveraineté politique, les Juifs ont mis en œuvre une « politique de complémentarité. » Elle leur a apporté des bienfaits temporaires, avec toujours un côté noir parce que plus les bénéfices que tiraient les Juifs de ceux qui détenaient le pouvoir étaient importants, plus le pouvoir qu'exerçaient sur eux les puissants étaient grands. Si nécessaire, leurs protecteurs d'antan les sacrifiaient à la violence de la foule. Plus les Juifs s'installaient dans l'exil, plus qu'ils acquéraient la réputation d'être des proies faciles, dont l'absence de souveraineté attestait la vulnérabilité.

La pièce centrale de cette section du livre est la description par Ruth Wisse de la « disputation » de 1263 à Barcelone entre l'apostat juif Pablo (Paul) Christiani et Nachmanides pour trancher entre les revendications rivales du judaïsme et du christianisme d'avoir pour soi la vérité. Il était interdit à Nachmanides de dénoncer les « mensonges » de la religion de son adversaire, alors que l'autre côté le faisait à profusion ; il ne pouvait évoquer que de façon restreinte les preuves que les sources rabbiniques ne témoignaient pas de la vérité des Chrétiens. De surcroît, il n'affichait pas (il ne pouvait pas le faire) son avantage politique quand il prenait le dessus, ce que son adversaire faisait. L'incapacité des Juifs de conserver leur souveraineté, confirmait l'échec de leur religion selon

Christiani ; si quelqu'un doutait de cet argument, la présence palpable des officiers de l'Inquisition dominicaine dans l'enceinte du tribunal lui donnait toute sa force. De fait, en dépit de l'assurance consentie antérieurement par le roi sur son immunité, Nachmanides fut accusé de blasphème et expulsé d'Espagne. Bien que Ruth Wisse n'ait pas établi elle-même la relation, il est difficile de lire les comptes-rendus de ces disputations médiévales sans penser à des comédies du même ordre qui se déroulent aujourd'hui au cours de débats publics biaisés en Angleterre, où, comme l'a établi le député Dennis MacShane qui dirige une commission parlementaire pour évaluer l'antisémitisme britannique actuel, les Juifs sont soumis à davantage de pression que dans tout autre pays européen. L'auteur juif anglais Paul Bogdanor a dit qu'en « Angleterre aujourd'hui, chaque juif, peu importe qu'il soit apolitique et assimilé, doit se déclarer ennemi d'Israël ("un bon juif" qui recevra un déluge d'acclamations) ou défenseur d'Israël (un mauvais juif" passible de calomnies et de boycott). »

La seconde partie de *Les Juifs et le pouvoir* traite des conséquences fâcheuses et imprévues de l'émancipation. En France le Comte de Clermont-Tonnerre déclara que l'on devait accorder aux Juifs « tous les droits comme individus mais leur refuser tous les droits comme nation. »

On ne s'attendait pas, naturellement, à ce que les Français, les Allemands, les Anglais renoncent à leur identité nationale ; selon un modèle présent encore aujourd'hui chez les continuateurs des Lumières, cette version de deuxième classe de l'émancipation était réservée aux seuls Juifs. Comme les Juifs traditionnels pratiquaient toujours un mode de vie où la religion ne se distinguait pas de la nationalité, ils étaient beaucoup moins tentés par cette opportunité que leurs frères laïcisés.

En l'occurrence, ces derniers ont été déçus de constater que le remplacement des autocraties individuelles et des proconsulats par des assemblées élues, la presse populaire, et le reste de l'attirail de la démocratie, réduisaient de fait l'influence des Juifs et des Juifs de gauche, à bien des égards moins bien lotis qu'avant. Une fois les rois chassés de leurs trônes, les nouveaux Haman firent appel à l'ensemble des habitants, souvent avec un grand succès.

La vieille haine des Juifs de nature religieuse aujourd'hui démodée s'est transformée en « antisémitisme », son nouveau nom (attribué par Wilhelm Marr) qui selon l'excellente définition de Jonathan Sacks « apparaît dès que deux facteurs contradictoires se manifestent ensemble : la croyance que les Juifs sont si puissants qu'ils sont responsables de tous les maux du monde, et la conviction qu'ils sont si impuissants qu'on peut les attaquer en toute impunité. »

Cette combinaison d'une image démesurée (tueurs de Christ, ploutocrates hypertrophiés, sionistes impérialistes, etc...) et d'une absence de pouvoir poli-

tique s'est révélée d'un attrait irrésistible pour une nouvelle légion de prédateurs. Marr a transformé le talent des Juifs pour s'adapter avec succès à des conditions politiques défavorables en un désir de conquête, une recherche de domination. « Ce qu'il y a eu de diabolique dans cette accusation », observe Wisse, « c'est d'avoir reproché aux Juifs de s'emparer d'un pouvoir politique qu'ils étaient peu enclins à utiliser. L'attaque de Marr contre les Juifs a réussi parce que justement, il n'avaient pas l'appétit de pouvoir politique dont il les accuse. » Vers la fin du dix-neuvième siècle le nouvel antisémitisme, qui a culminé avec l'affaire Dreyfus, une répétition générale pleine d'éclat pour le mouvement nazi, était devenu « l'idéologie politique la plus vivante en Europe. » Il fournissait aux responsables politiques européens une explication simple de ce qui allait mal : révolution, psychanalyse, pornographie, turpitudes morales de toutes sortes. Cette campagne pan-européenne contre les Juifs entendus comme la cause de tous les malheurs, présageait le « nouvel » antisémitisme d'aujourd'hui de plusieurs manières. Ce dernier se focalise sur Israël, aussi virulent que naguère, brandissant l'affirmation mensongère que les tentatives juives de répondre aux campagnes de diffamation ne font qu'attester de la puissance des Juifs et de son utilisation pour étrangler toute « critique » d'Israël, l'appel à le faire disparaître de la famille des nations par exemple.

Bien que Ruth Wisse ne reproche pas explicitement aux Juifs les modèles de stratégie politique qu'ils adoptèrent au cours de leur exil séculaire, elle souligne que vers la fin du dix-neuvième siècle il était clair qu'ils avaient besoin d'une alternative à une stratégie qui était en train d'échouer. Du point de vue idéologique, naturellement, cette alternative était un sionisme, que même l'acerbe Hannah Arendt désignait comme « la seule réponse politique que les Juifs aient jamais trouvée à l'antisémitisme et la seule idéologie qui justifierait vraiment une hostilité qui allait les placer au centre des événements du monde. » Le rival le plus puissant du sionisme ne se contentait pas du tout d'être idéologique : les pogroms de 1881 ont entraîné la migration d'un million et demi de juifs en Amérique, et de 40 000 idéalistes seulement en Palestine. (Je me rappelle avoir reçu de vifs reproches d'Abba Kovner, un grand poète israélien et vigoureux sioniste, quand je lui ai demandé, il y a environ 25 ans, si « la négation de la Diaspora » était toujours un pan important de la doctrine sioniste. Il s'est tourné vers moi avec un froncement de sourcils profondément méprisant qui exprimait son blâme : « Edward, c'est la seule doctrine sioniste. »)

La troisième partie de *Les Juifs et le pouvoir* se demande dans quelle mesure le « retour à Sion » a représenté une rupture avec la vieille politique d'adaptation ou une poursuite de cette politique, la reconnaissance tardive du besoin d'autodéfense ou la persistance de l'incapacité des Juifs de se voir dans les yeux de leurs enne-

mis, une délivrance des Juifs de leur statut de peuple de paria ou la découverte que le peuple paria est devenu une nation paria. Ruth Wisse précise que Herzl lui-même, dans sa description fictive de l'État juif, n'a pas identifié le besoin d'une armée (ni du judaïsme). « C'est seulement quand Jabotinsky a eu l'intention d'organiser des unités militaires juives au sein de l'armée britannique que les dirigeants sionistes ont commencé à envisager la possibilité d'une force armée juive qui combattrait sous ses insignes et son drapeau. » Ici aussi, la répudiation de l'essence de la sagesse « Yiddish » était nécessaire pour accéder à l'évidence. Jabotinsky a écrit que « cette idée très normale [l'autodéfense] serait venue... à toute personne normale », qui, Ruth Wisse s'empresse de le préciser, est rendue dans l'usage familial juif par l'expression Yiddish « *goyishe kop*. » [attitude de non-juif, idée farfelue] C'est comme si Jabotinsky disait qu'il souhaite que les Juifs, toujours fiers de leur dextérité supposée, puissent devenir des gens finalement un peu simples, des gens « normaux », des Gentils.

Mais même ces dirigeants sionistes qui sont parvenus à apprendre quelque chose d'un *goyishe kop*, catégorie où il faut ranger Jabotinsky et Ben-Gourion, ne pouvaient pas prévoir que les pays arabes et musulmans transformeraient l'anti-sionisme en une façon de vivre et les Arabes palestiniens en une espèce d'anti-nation (comme l'a écrit Rael Jean Isaac) trouvant dans l'objectif de destruction d'une autre nation l'intégralité de leur raison d'être et de leurs dessein. Ils n'ont pas prévu non plus que la stratégie d'adaptation de la Diaspora pouvait prendre sa forme la plus mortelle au sein de Sion lui-même, dans une stratégie à la Chelm consistant à céder un territoire contigu aux ennemis voués à la destruction d'Israël, à financer et à armer leurs forces dans l'espoir de se les concilier et d'obtenir de cette façon la sécurité. Dans l'histoire des nations, aucun *goyishe kop* n'a jamais eu une idée aussi intelligente, l'expression finale « du solipsisme moral. » Évidemment, la création d'Israël n'a pas résolu le problème de la relation des Juifs au pouvoir politique. Selon Ruth Wise, pour être vraiment moraux, les Juifs modernes qui en majorité ne croient pas au Tout-puissant, doivent trouver les ressources pour compenser cette dimension manquante du pouvoir ; autrement, ils sont en train de signer un pacte de suicide avec les nouveaux ennemis qui surgissent.

En conclusion de cette section, Ruth Wisse revient sur un thème ébauché dans son introduction : il s'agit de savoir pourquoi les Juifs ont figuré et figurent toujours à une place centrale dans les intentions des régimes qui menacent également le reste du monde : l'Allemagne nazie, l'Union soviétique, l'Iran, et les troupes innombrables du fascisme islamique. Bien que ce soit une très mauvaise nouvelle, il a là une dimension positive : à savoir que le nouveau statut politique des Juifs, conféré par l'existence d'un État juif, leur a donné un rôle

nouveau, celui d'un allié qui a quelque chose à offrir à l'Amérique et aux autres démocraties. Ruth Wisse croit que l'Amérique au moins, a bien compris que les « gangsters qui commencent à harceler les citoyens juifs s'en prendront aussi à tous les autres. »

Les talents de Ruth Wisse comme prosatrice de grand style et analyste politique se combinent presque parfaitement dans ce livre. Cet auteur est une espèce de pape de la prose (Alexander, c'est ainsi), une virtuose de la structure antithétique qui oppose les significations d'expressions ou de propositions accolées en leur donnant une structure grammaticale parallèle. « Les Juifs ont essayé de soumettre avec la charrue la terre que les Chrétiens et les Musulmans avaient conquise par l'épée. » « On se demande en vain ce qu'aurait pu être le destin des Arabes palestiniens si Abbas et sa génération de dirigeants arabes... s'étaient préoccupés de construire leur société plutôt que de détruire celle du voisin. » « Le Chrétien qu'était devenu Pablo Christiani exprimait le potentiel corrupteur du pouvoir, et le Juif qu'il avait été, les tentations corruptrices de l'impuissance. »

Même un petit chef d'œuvre comme *Les Juifs et le pouvoir* a des imperfections. Bien que Ruth Wisse ait parfois été critiquée pour la sévérité de son traitement des apostats comme Christiani et de ses successeurs (non convertis) de l'époque moderne, il lui arrive d'être en réalité être trop compréhensive pour les intentions qu'elle attribue aux actuels détracteurs juifs d'Israël. Leur passion consiste beaucoup moins à prouver la force morale des Juifs et du judaïsme qu'à revêtir des vêtements prophétiques et à étaler leur pureté personnelle. Honteux de l'existence même d'Israël, ces poltrons ont inventé pour leur seul bénéfice une formule morale de nouveau riche, un océan de vertu affranchi de toute prise de responsabilité. Ruth Wisse ne prend en compte à aucun moment un fait embarrassant : au niveau de ses grands animateurs, indépendamment des régiments islamiques, le nouvel antisémitisme est très massivement constitué de Juifs peu enclins à partager la planète avec un État juif. Cela requiert une reformulation de ses conclusions sur ce qui conduit des intérêts politiques juifs à être à l'origine de la politique des anti-Juifs.

*Les Juifs et le pouvoir* est une puissante salve d'artillerie dans la guerre des idées autour de l'État juif, une guerre qu'Israël a perdue presque aussi puissamment qu'il a vaincu sur le champ de bataille (jusque récemment). C'est aussi une guerre importante, parce que, comme l'écrivait John Stuart Mill dans un vieil essai de 1838, « la philosophie, qui semble au premier regard si éloignée de la vie courante et des intérêts apparents des hommes, est en réalité ce qui sur terre qui les influence le plus, et qui à la longue au-delà de tous les autres facteurs, sauve ceux à qui elle doit l'obéissance. »